

L'Epine-Dessus de bise

Des maisons sont sur le site de l'Epine depuis au moins 1600. Mais celles-ci, que ce soit dessous ou dessus, incendiées ou reconstruites, de telle manière que plus rien ne pouvait plus être d'origine lors de notre connaissance des lieux, dès les années soixante.

Ce que l'on sait de manière certaine, c'est que le voisinage de l'Epine-Dessous brûla en 1780. Quant aux deux parties de l'Epine-Dessus, voici en résumé comment l'enquête de 1837 les décrit :

Rochat, les hoirs de Rodolph qui sont Moïse, Jaques et Samuel. A l'Epine, une maison d'habitation, four, grange et écurie. Age : plus de 100 ans. Juste valeur : fr. 3100.- Ce bâtiment a été reconstruit presque à neuf en 1834, sur une étendue moins grande qu'il n'était, ayant été rogné du côté de bise. Il a un rez-de-chaussée bâti et un étage sur le devant où il y a une chambre et un grenier. Bonne charpente, distribution passable, bon sol, localité isolée mais agréable exposition. Le sol de la partie retranchée du bâtiment est en partie et sera en totalité rendu à la culture.

Il s'agit sans doute ici de l'Epine-Dessus de bise.

Rochat, Moïse, Jaques et Samuel feu Rodolph. A l'Epine, une maison d'habitation pour deux logements, un du côté de vent qui est bâti, et l'autre du côté de bise qui n'a de fait que la couverture et les murs, grange et écurie entre ces logement. Age plus de 100 ans. Juste valeur : fr. 3700.- Ce bâtiment a été reconstruit presque à neuf en 1834. Le logement à vent comprend un rez-de-chaussée bâti et un étage où il y a une antichambre, deux chambres et un grenier. Plus encore un four. Bonne charpente, distribution passable, bon sol, localité isolée, exposition agréable.

On le voit donc, toute l'Epine-Dessus est alors propriété d'une même famille. Pour ce qui est de la situation, que l'on retrouvera jusqu'au terme de ce voisinage en 2000, il faut comprendre que l'ensemble comprend trois parties, avec celle du milieu assez tôt délaissée, qui ne servait plus guère que d'écurie et de remise.

Le néveau de l'Epine-Dessus de bise tel qu'on pourra le voir ci-dessous, daterait donc, selon les informations ci-dessus, de 1834 où l'on procéda à de grands travaux.

La maison de chez grand-père – évocation par Fernand Denys-Favre, ayant passé toutes ses vacances d'enfant à l'Epine-Dessus de bise

L'Epine, en fait de logis, c'est deux, plus trois, plus un. Il y a l'Epine-dessous, avec ses deux ménages ; il y a l'Epine-dessus avec ses deux familles et trois logements bien visibles et la maison neuve. Cette dernière, qui ôte bien du cachet à ce hameau, est l'œuvre de mon oncle James dans les années ayant précédé la guerre de 1914.

Avant d'entrer dans la maison de mon bonheur, il y a l'incontournable néveau, lieu de rencontre, de boucherie, de sciage et coupage de bois et abri pour les chars de foin par temps d'orage. C'est là qu'un soir j'ai eu peur pour la maison. Sur le plancher, à gauche, il y avait un tas de morceaux de foyard issus d'un séchon. Le bois, un peu pourri, et je ne sais par quel phénomène, était devenu phosphorescent et ressemblait à de la braise. Maman, qui avait déjà vu une chose semblable, m'a vite rassuré.

La porte poussée, un corridor menait à la vieille cuisine où un four à pain faisait face à une belle plaque foyère. Une table rabattable fermait un buffet et le calendrier de la Feuille d'avis de Lausanne ornait la porte d'un réduit sis sous l'escalier qui conduisait à l'étage. Dans ce local reposait un sac de sucre qui reçut souvent ma visite. Il est bon, le fruit défendu !

Coiffant tout cela, la haute cheminée pyramidale qui, de par sa perspective, paraissait si haute. De longues tringles de fer articulées, permettaient la manœuvre des couvercles. Le tout était orné sur les quatre faces par des perches où étaient suspendues pour être fumées les délices de la « borne ». Année après année, des familles, soit les Zoillon de l'épicerie et les Simond de l'Asile du Mollendruz, confiaient à mon oncle leurs trésors carnés pour les affiner. Une fois un boutefas avait chu et s'était écrasé sur le sol. Je vois encore les familiers de la maison, consternés, entourant cette ruine. Des hirondelles de cheminée hantaient depuis toujours ces lieux. L'année du décès de grand-maman Mélanie, elles n'étaient pas au rendez-vous, ce qui avait bien intrigué James. Quelques années après, même manège et c'était grand-père Elie qui quittait la maison.

Sur la gauche, une porte et une marche à descendre, c'est la grande chambre où trône un lit haut, un secrétaire classique, un canapé, une table et le fauteuil de grand-père accompagné, au sol, d'un crachoir rectangulaire rempli de sciure. Contre une paroi se profilait l'indispensable table à ouvrage avec ses nombreux tiroirs. Elle faisait partie du trousseau de grand-mère. La tablette de la double-fenêtre est de sapin épais. C'est là que mes ancêtres, la journée de gros travaux terminée, exerçaient pour quelques centimes, à la lueur d'une lampe à pétrole, leur talent de pierriste. Le tout est éclairé par l'ancienne lampe à pétrole reconvertie à l'électricité. Autrefois, comme dans beaucoup de maisons de ce versant de la Vallée, il y avait un « trappon ». Chez mes grands-parents, on y accédait depuis cette chambre. Il a été remblayé par des matériaux provenant du chantier de la maison neuve. Maman, qui avait l'âme naïve,

prétendait que ces caves servaient aux contrebandiers, mais que chez Elie, c'était pour les pommes de terre. Sur le mur de droit, étaient suspendus trois tableaux grand format. Ils représentaient : le premier Léa, la sœur de ma mère, décédée d'une maladie de cœur à l'âge de vingt ans, l'autre, Madeleine, fille de James et de Clara, morte tragiquement en France, et, entre deux, le regard à la fois sévère et bienveillant, Louis-Lucien Rochat, le fondateur de la Croix-Bleue, petit cousin de ma grand-mère Mélanie et enfant de l'Epine lui aussi.

On accède à la nouvelle cuisine par deux marches d'escalier précédant une porte. Elle est vaste et carrée et est éclairée par deux fenêtres donnant au couchant. Une grande table ronde meuble le milieu, un râtelier orné de belles assiettes bleues occupe la paroi gauche et, dans un coin, une petite table attend les jeunes vacanciers. Les femmes tournaient autour de l'immense fourneau potager, ancienne fierté de l'Hôtel du Cygne. Cet engin consommait d'extraordinaires quantités de bois et lorsque nos vestales soulevaient les marmites, de hautes flammes s'élevaient. Au-dessus, des ficelles étaient tendues où séchaient, suivant la saison, des chaînes de haricots ou des bandes molletières... Une commode-buffet et un vieux canapé non rembourré recouvert d'une couverture militaire complétaient le mobilier. Vers la fenêtre, feue la pompe à eau restait fidèle au poste, au garde-à-vous, contre le mur. Que de fois j'ai regretté qu'elle soit déjà mise à la retraite, car j'adorais pomper. Mais le clou, je dirais même du lieu, c'était la pendule à poids, à cadran émaillé avec des chiffres romains. Grand-père l'avait rapportée au retour de son voyage de noces à Vallorbe, alors que grand-père tirait derrière lui une chevrette qui n'avait guère envie d'aller changer d'air à l'Epine. C'était par le chemin des Cernies. Ah ! les temps ont bien changé.

De là, sur la droite, on passe à la cave où reposent les trésors du ménage ainsi que les réserves stratégiques de nourriture. Les pommes de terre, la seille à choucroute, celle de la charcuterie et le tonneau de gros rouge, fraîcheur assurée, venant de chez Alphonse... Il en fallait des provisions, pour nourrir une telle tablée.

De la vieille cuisine montait un escalier de bois aussi sombre que raide qui conduisait à l'unique chambre représentant le logement de James et de sa famille. L'essentiel du mobilier consistait en de hauts lits.

Il y avait aussi un petit galetas que je jugeais plein d'inaccessibles trésors tant tante Clara en faisait un mystère. C'est de cette caverne d'Ali Baba que ma chère tante, qui avait un cœur d'or, a sorti pour moi, une année après l'autre, un casque de pompier en cuir bouilli au cimier de laiton, puis le képi au pompon vert et blanc de l'oncle James et, plus tard, un trésor inestimable : un pistolet d'arçon daté de 1849 et ayant appartenu à mon arrière-grand-père Jules du Vieux-Cabaret. Cette belle pièce figure encore dans ma panoplie.

Le rural

Par le néveau, on accède à une grange en cul-de-sac. Au-dessus de la belle porte, une lignée de primes vertes reçues pour la beauté des bêtes, fierté du paysan. Les crèches étaient sur la droite, car on gouvernait depuis la grange. Lors des foins, il fallait ressortir le cheval, quand la chose était possible, en se faufilant entre le char de foin et la paroi, ce qui n'était pas une sinécure. La pauvre bête apparaissait essoufflée et couverte de moult débris. Devant l'ancienne écurie, un poulailler et de belles « tâches » de bois faites par grand-père. Il y mettait tout son art et son amour du travail bien fait. Au-dessus, il y a un soliveau pour le bois. Vers 1930, mon oncle décida d'agrandir le rural, de construire une nouvelle écurie, l'ancienne devenant la fourragère. Il fit lui-même les terrassements et exploita la pierre au Coumounet. Comme ce rural me parut immense ! Mais j'ai regretté que nous n'ayons pas une grange à pont, comme chez le voisin. Une grande cuve trônait devant ces locaux pour recueillir l'eau du chéneau, cuve sur laquelle j'ai vu, un matin de la fin des vacances d'été, une mince couche de glace.

La maison neuve

Lorsque maman est partie pour Lausanne, son frère James qui l'aimait beaucoup, eut l'idée généreuse de bâtir la maison neuve afin que sa sœur puisse venir en vacances avec sa future progéniture. Il excava, exploita la pierre et fit tous les travaux à sa portée, souvent à la limite de ses forces. Le rez-de-chaussée se composait d'une grande remise, d'un boiton et d'une chambre munie d'un lit, d'un établi de menuisier ainsi que d'une grande armoire à outils ; c'est qu'on était bricoleur à l'Epine ! On excellait même dans cet art. Mes cousins avaient confectionné de grands et magnifiques meubles de poupée pour ma sœur. Plus tard, j'ai aussi dormi dans ce local qui sentait bon les copeaux. Le premier étage se composait d'une longue cuisine et d'une non moins longue chambre. Ces pièces se divisèrent pour devenir plus tard l'appartement de mon cousin René. Lors du mariage de ce dernier, l'oncle nous fit une chambre dans le galetas près du fusil de chasse et des fumigènes anti-taupes. Ce dortoir disposait bien d'un fourneau qu'on poussait au rouge les soirs d'hiver. Cela n'empêchait pas les lourds édredons à carreaux roses et blancs d'être givrés à hauteur de nez vers l'aube. Certain soir de pleine lune, grand-mère et tante Clara nous avertissaient qu'il y aurait peut-être du bruit dans la nuit. Pauvres renards ! J'ai toujours pensé que les permis de chasse duraient ici plus longtemps qu'au village.

Note : la maison neuve, c'est celle que nous avons nommé la « Verrue » dans une correspondance avec l'une des anciennes habitantes de l'Epine-Dessus de bise. Ce terme n'avait pas été accepté avec beaucoup de grâce !



Années soixante. Des avions passent au-dessus des villages et prennent des photos de vos maisons qu'ensuite un représentant viendra vous vendre à domicile. Vente un peu forcée mais néanmoins ayant offert de beaux documents à la postérité. Ici l'Épine-Dessus, partie de vent à gauche et partie de bise à droite, plus la « Verrue ».



Quelques dix ou quinze ans plus tard, vers 1975. Rien n'a changé.



Fraternité de voisinage. De gauche à droite, Aline de l'Épine-Dessus de vent, épouse de Emile dit Milet, sa fille Ida et sa voisine de l'Épine-Dessus de bise, Mélanie Rochat, femme d'Elie. Photo prise vers 1926-1927.



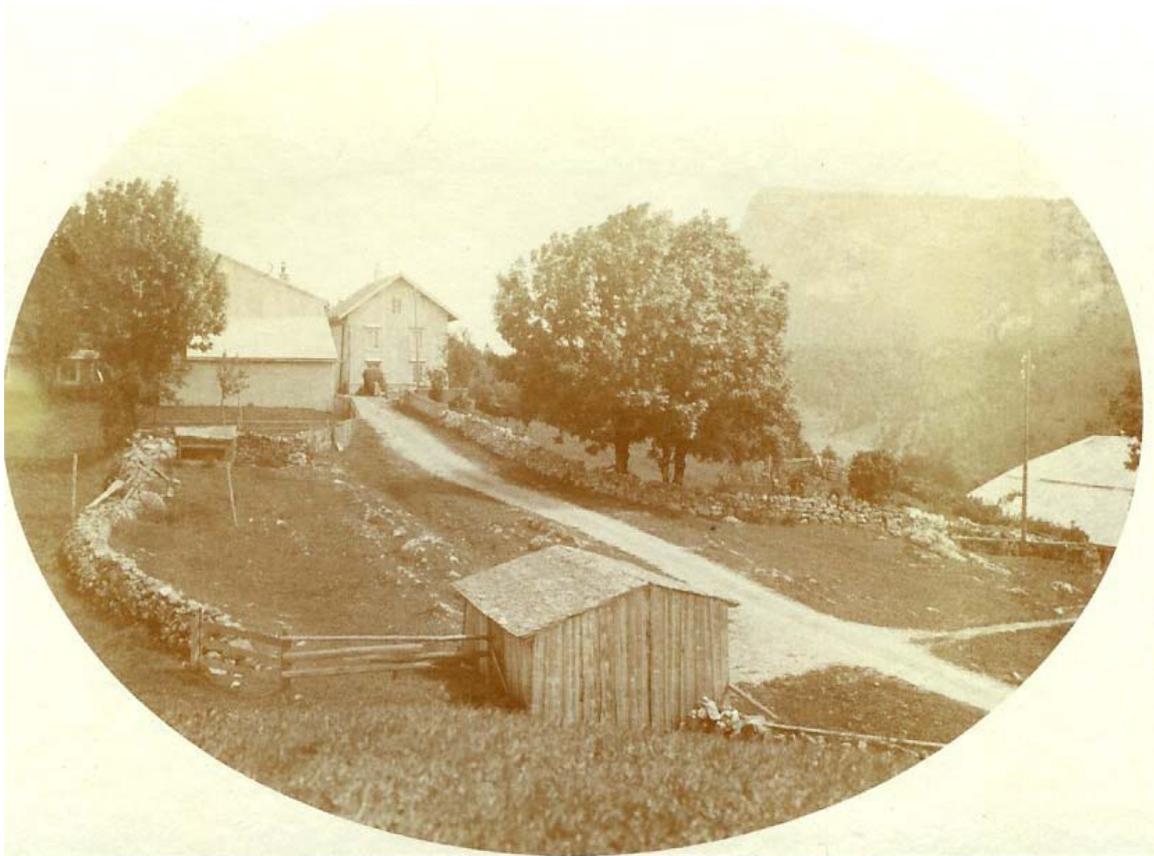
Devant l'Épine-Dessus de bise à la même époque. Georgette, sa mère Mina Rochat-Denys et sa grand-mère Mélanie.



Les habitants de l'Epine-Dessus de bise, soit Clara femme de Jämes, Elie, Madeli, sa mère Angèle Rochat née Germond et Jämes.



Prémonition. A l'heure où l'on photographiait le beau néveau de l'Epine-Dessus de bise, on pouvait imaginer le pire pour cet ensemble tout en bois. Dix ans plus tard il brûlait !



La fontaine à l'usage des habitants des deux parties de l'Epine-Dessus et de ceux de l'Epine-Dessous dont on aperçoit le toit à droite. La Dent est toute proche, montagne sur laquelle pourtant Mélanie Rochat ne sera jamais montée de toute son existence passée à ses pieds !



L'Epine-Dessus, les deux parties, en feu en juin 2000. Seule demeurera la « Verrue ».





Plus tard, la nouvelle Epine-Dessus ne comprendra plus que les appartements à vent et le rural à bise.